

Des amis qui vous veulent du bien?

Pour situer le texte: Ce texte est la mise au net d'une intervention fait à l'ANPASE (Association Nationale des Professionnels et acteurs de l'Action Sociale, médico-sociale et sanitaire en faveur de l'Enfance et de la famille) en 1992. Rédigé a posteriori d'après les notes qui ont servi à l'exposé oral, il n'en est donc pas la fidèle reproduction bien qu'il en suive exactement le canevas. Sans que le mot y soit présent, il développe déjà schématiquement ce qui deviendra le concept de mésinscription, dans son rapport avec, d'une part, la violence comme processus imaginaire, et, d'autre part l'institution.

Mots-clés: théorisation, institution, violence, aide, soin, signifiants-balises, défenses préhistoriques, retournement de la haine en amour, langue de bois, le violeur et l'araignée, différence des sexes, Electre et le jardinier, mésinscription, contre-violence, tabernacle

N.B.: les mots-clés soulignés désignent des concepts propres à A.N. HENRI ou des thèmes récurrents dans ses textes

Précaution liminaire

C'est avec précautions que je m'engage dans le présent exposé. Car il y a toujours quelque chose de piégé, dès lors qu'on est convié à "théoriser" dans un contexte de praticiens; et singulièrement dans le système d'assistance au sens large; et plus singulièrement encore sur certaines questions à mille francs; naguère c'est à propos de la sexualité que vous m'aviez invité... aujourd'hui c'est à propos de la violence...: j'ai envie de dire " excusez du peu.". En tout cas, je ne saurais développer à l'aise ce que j'ai à vous en dire

sans m'expliquer un peu au préalable sur le malentendu structurel inhérent à ce type de situation.

Malentendu inhérent en premier lieu à la nature même dudit "système d'assistance", c'est à dire du système global où s'enchevêtrent les multiples sous-systèmes directement héritiers de ce qui se nommait jadis, sans honte "assistance"; et je persiste à le nommer ainsi parce que sa nature sociale réelle n'a sur l'essentiel guère varié, tout simplement parce qu'elle en est constitutive, même si les représentations qu'il véhicule de lui même s'usent très rapidement, et si de ce fait il n'aime guère être renvoyé à ses origines, et moins encore admettre qu'à les renier il ne les a pas nécessairement trahies.

Or un système social quel qu'il soit n'existe et ne perdure qu'en s'auto-régulant en une économie que l'on pourrait nommer "identitaire", où s'équilibrent dynamiquement d'une part les enjeux sociaux qui rendent compte de son existence, d'autre part l'économie psychique de ses agents. C'est ainsi que le système d'assistance dans sa globalité est congruent à une économie psychique dans laquelle prédominent à la fois

les bons sentiments,

la conscience malheureuse, - ou si l'on préfère la mauvaise conscience, ou, dans un autre langage encore, l'érotisation masochiste ,

et des formations réactionnelles variables au gré de l'horizon idéologique - mais depuis deux ou trois décennies apparentées les unes aux autres sous le large chapeau du technicisme et du professionnalisme...

En dire plus sur cette économie m'éloignerait par trop de mon propos. Il suffit d'en retenir ce en quoi elle rend si difficile de théoriser: car l'intervention théorique n'y a que secondairement des effets théoriques; elle y est nécessairement captée par de puissants enjeux liés à l'extrême fragilité de l'équilibre en question, soit comme confortatrice, soit comme réparatrice par le dégagement en touche dans le "projet", soit comme terroriste; - j'en ai eu l'expérience lors d'une intervention ici même, où j'avais eu le malheur de prononcer naïvement le mot "perversion", dans le sens technique où l'em-

ploie la théorie psychanalytique...et il m'a fallu une réaction indignée dans la salle pour comprendre de quelles sombres horreurs certains avaient pu se sentir inculpés. Mais plus profondément on verra que l'appel au discours théorique y a une fonction pratique, inhérente au maintien de cet équilibre et bien éloignée des enjeux intrinsèques de la théorisation.

Trois questions initiales

Nous allons essayer quand même. A travers le document diffusé par les organisateurs, il m'a semblé que se dégageaient trois questions "attrapables" d'un point de vue théorique:

la question de la violence en général: à employer ce mot commun et de plus à la mode comme s'il était d'une évidence transparente, on oublie en général de se demander ce qu'il désigne au juste;

la question de la violence institutionnelle;

et enfin une question autour de l'aide et du soin, de la différence entre aider et soigner.

C'est donc en tissant des liens entre ces trois questions que nous tenterons de fabriquer une thèse cohérente.

La violence, imaginaire par nature

La violence, c'est réel, n'est ce pas? Nulle évidence ne paraît plus aveuglante. Quoi de plus réel même? Les faits divers relatent l'heure et le lieu, donnent souvent des noms, la caméra fixe des scènes, le médecin signe des certificats, la justice met des preuves ou des faisceaux d'indices sous scellés: incontestablement la violence a eu lieu; la violence a lieu. Et la seule question qu'elle pose serait en somme celle de la prévention, d'une stratégie qui éviterait ou au moins raréfierait son surgissement dans la trame des événements réels.

Mais justement, le propre des évidences aveuglantes, c'est d'aveugler. Car l'incontestable réalité de l'événement qui fait violence suggère que ce qui définit la violence, ce qui constitue son unité comme signifiant, réside

dans l'événement lui même, occultant ainsi la seule question qui mène à un objet théorique de quelque consistance, et qui concerne le sujet, à savoir: ce qui fait qu'un événement est qualifié de violent. Car à bien y regarder, le paradigme de la violence meurtrière, celle qui serait violence "en soi" parce que jugée telle par n'importe quel être humain, (ce qui va d'autant plus de soi si celui qui n'en juge pas ainsi est par là même qualifié de sauvage et donc exclu de l'humanité), fascine à ce point qu'il dissimule à quel point est variable, selon les cultures et les micro-cultures, selon les époques, selon les sensibilités individuelles, selon les âges et les sexes, le champ d'extension du signifiant " violence". Je suis de ceux qu'un pot d'échappement trafiqué agresse intolérablement, alors que le même bruit, pour l'adolescent triomphant qui caracole sur son cyclomoteur, a la douceur infinie d'un bain de puissance qui le fait maître de l'univers.

Ainsi ce qui **constitue** la violence comme violence n'est ni l'acte ni l'événement violent. C'est ce qui en quelqu'un le lui fait éprouver comme violent. La violence est un processus intra-subjectif, qu'on résumera en disant que, **imaginaire par nature**, il a trait au retour brutal et inélaborable du refoulé, s'apparentant ainsi à ce que Freud nomme l'effroi.

Nous sommes ici dans une ramification du même tronc que nous avons été amenés à décrire à propos de la sexualité¹: la culture permet à chaque sujet de policer des représentations imaginaires archaïques et ainsi de se protéger des fantasmagories destructrices dont elles sont assorties, au prix d'une perte - le refoulement, - qui en évacue la promesse paradisiaque en même temps que la menace infernale. Et le tissu de signifiants ordonnés qui opère cette rassurante et douloureuse exclusion est broché de "signifiants balises" qui marquent la place des maillons faibles par où pourrait resurgir ce qui a ainsi été expulsé, pour le meilleur et pour le pire, du champ des représentations possibles. Aux côtés de la folie, ou de l'inceste, ou de la mons-

¹*Sexualité et institution*, in *Lieux sans plaisir*, actes de la 5e journée de perfectionnement de l'ANPASE, PARIS mai 1988; pp 211-229, et notamment pp 215-219

truosité, ou de l'étrangeté, la sexualité était l'un de ces signifiants. La violence en est un autre. Mais à vrai dire ce que ces signifiants désignent "en creux" est un unique signifié, indissociablement attirant et repoussant, qui ne se diversifie en figures distinctes que dans le fil d'un travail d'élaboration élémentaire, aussitôt tenté pour rendre l'innommable, en quelque sorte, "à peu près nommable", en le reliant d'urgence par divers biais à différents noeuds de sens constitués d'autre part.

En particulier sexualité et violence sont comme deux facettes symétriques construites de part et d'autre de ce signifié unique: la sexualité le désignant, dans le registre du trouble, comme désirable mais obscurément destructeur, et la violence, dans le registre de l'horreur, comme destructeur, mais obscurément attirant.

Ce que désigne le qualificatif " violent", c'est donc l'écho des pulsions destructrices archaïques resurgissant à l'occasion d'un événement qui **devrait être impossible pour que le refoulement soit possible**; et le détournement qui le fait appliquer à événement-occasion n'est que le fruit d'une tentative projective, en première urgence, pour renvoyer, dans les oubliettes dont elles n'auraient pas dû sortir, ces pulsions en cavale.

Les "défenses préhistoriques"

Car une chose au moins est hors de doute: ce retour destructeur est, au pied de la lettre, irrévocablement, et pour qui que ce soit, intolérable. Dès l'instant donc de son surgissement, il est l'objet d'un travail psychique pour tenter, avec un succès incertain, mais assurément sans relâche, de le réduire en le transformant, de proche en proche, en autre chose de déjà un peu plus apprivoisé. Nous ne ferons ici rien d'autre que de suivre quelques avatars de cet essai de réapprivoisement

Les schèmes défensifs ainsi convoqués en catastrophe essaient de retrouver ceux que chacun de nous a mis à l'épreuve dans son histoire, et qu'on décrit donc classiquement comme des étapes "normales", bien que ce mot

n'aie guère de sens. Lorsqu'ils y réussissent, l'effet violent se dissout et on n'en parle plus. Mais lorsqu'ils y échouent, ou tant qu'ils y ont échoué, ou dans la mesure où ils y échouent, ils apparaissent comme des espèces de contrefaçons, de caricatures pauvres et répétitives, inlassablement répétées et inlassablement impuissantes à exorciser l'horreur ou l'angoisse. Défenses que je propose de nommer "préhistoriques": à la fois parce qu'elles relèvent des niveaux archaïques d'organisation qui ont précédé l'entrée du sujet dans une histoire, (autre façon de nommer son entrée dans la culture); et parce qu'elles s'apparentent à ce que l'on fantasme communément (et bien injustement) des dinosaures, par leur puissance monstrueuse autant que par leur incapacité adaptative supposée. Ce qui les différencie en effet des mécanismes de défense qu'elles contrefont, c'est qu'au lieu de neutraliser les effets de terreur, elles les retournent purement et simplement à l'envoyeur, enclenchant une contre-violence et donc une circularité des effets de violence que rien ne peut arrêter ou simplement réguler du dedans.

Ainsi par exemple, l'investissement oral de l'objet sert de "patron" à un remplissage forcené de l'autre, destiné à établir magiquement le retournement de la haine en amour, selon un enchaînement qui pourrait s'énoncer: il suscite en moi des émotions violentes; donc il est dangereux pour moi; donc j'ai envie de le détruire; mais je ne peux pas me supporter ayant envie de détruire quelqu'un; donc ça me rend plus violent encore à son égard; donc pour que je redevienne bon il faut qu'il ne soit pas mauvais; donc ce qui me rend violent ne doit pas exister; donc je le retourne en son contraire (un "trop" qui devient un manque); donc il faut qu'il ait absolument besoin de moi et que je m'épuise inlassablement à combler ce manque.

Si en revanche la source de violence persiste, ou si la violence qu'elle me fait est trop puissante pour se laisser convertir en sollicitude, la maîtrise anale s'offre à moi comme modèle. L'enchaînement est ici beaucoup plus court: la violence que l'autre suscite en moi est vécue comme un flot débordant toutes les digues patiemment bâties pour la contenir; donc il est, lui-

même, une incarnation du débordement des limites ; donc il faut le contenir, de la même façon que des muscles (les sphincters) contenant physiquement les matières fécales (symbole de toutes les pulsions mauvaises qui sont en moi et que je ne peux renvoyer au dehors tant je les sens destructrices pour les autres) me garantissent de mon pouvoir de retenir ces pulsions à l'intérieur de moi. Tout mouvement libre de l'autre est soigneusement pourchassé comme menace potentielle de débordement, tout ce qui se passe en chaque point de l'espace et en chaque instant du temps doit pouvoir être maîtrisé, que ce soit par la prescription, l'autorisation ou l'interdiction. Corrélativement, s'expriment alors souvent des peurs fantasmatiques d'être "manipulé" - la main autant que le sphincter est métonymie de l'appareil musculaire entier -, mais aussi d'être "possédé", "eu"...sans oublier d'autres métaphores plus crues qui soulignent bien à quelle zone érogène tout cela se réfère.

On trouve ici une préfiguration de ce qui a été développé dans P. Mercader & A.N. Henri, [sous la direction de], *La formation en psychologie : filiation bâtarde, transmission troublée*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2004, pp. 220-223

En même temps la maîtrise des muscles elle-même se charge par déplacement de toute la puissance agressive de ce qu'elle contrôle. A la figure de la violence destructrice incontrôlée, du déferlement de haine ou de colère, se substitue la figure froide, patiente et minutieuse du sadisme. Souvent même, par un dernier raffinement, cette passion du contrôle sans relâche se recouvre de la figure, bonne par excellence, de la douceur, - la main de fer dans le gant de velours. Mais le sadisme douxereux, voire souriant, n'est pas la forme la moins implacable du sadisme, puisqu'il a l'habileté d'interdire à l'avance à l'objet toute réponse agressive.

Enfin il n'est pas jusqu'à la pacification de la violence archaïque par l'ordre du langage, ce "parler vrai" à qui dans nos milieux on aime tant prêter le pouvoir magique de dissoudre tous les monstres, qui ne se prête à ce type de contrefaçon rigide. La parole n'apaise qu'en rendant des mots aux affects qui en étaient orphelins. Mais elle peut aussi bien se travestir en "langue de bois" où l'enchaînement mécanique du discours contourne en la laissant intacte la violence des émois sous-jacents, transposant en fait dans le registre des mots la tentative d'endiguement et de maîtrise qui appartient en propre,

comme on vient de le voir, au registre anal: langue fécalisée en somme, si présente dans toutes les espèces de "discours comme il faut", et l'annonce du dernier discours savant à la mode ne le cède en rien à cet égard au moralisme pas si suranné des uns, ou aux litanies libertaires des autres. Tout ce qui parle tout seul vise à verrouiller la parole vivante, appréhendée comme un réservoir potentiellement dangereux de rencontres violentes avec une vérité refoulée.

Coextensif à l'ordre de la culture et de la parole, parce que le fondant, est le repérage dans l'ordre de la différence, dont le prototype est la différence des sexes. Ici encore, l'effet de violence en produit une caricature "préhistorique", particulièrement importante dans la constitution de l'image sociale de la violence qui nous occupe aujourd'hui. Elle tourne autour de deux protagonistes imaginaires: le Voleur et la Mère-Araignée. L'objet archaïque, sur qui se condensent originairement toutes les représentations terrifiantes, s'y scinde en effet en deux figures symétriques, parfaitement complices, mais mises en scène comme antagonistes: une figure mâle, prédominant évidemment dans le bestiaire des femmes, mais sans exclusivité, capte toutes les fantasmagories de la destruction par l'irruption à l'intérieur du corps, dont le viol et les coups sont les supports représentatifs les plus usuels; une figure maternelle, prédominant évidemment dans le bestiaire des hommes, mais sans exclusivité, capte toutes les fantasmagories de la destruction du corps par le dehors (le ligotage, la dévoration sont les supports représentatifs les plus usuels), avec la variante plus complexe de l'étouffement ou de la privation d'air.

Ce clivage fournit l'un des ressorts les plus communs du cercle infernal de la violence et de la contre-violence. Car ce qui est reçu comme violence extrême par l'un est pour l'autre recours désespéré à une protection contre la violence. Ce schème circulaire dépasse largement celui de la guerre imaginaire des sexes. (l'homme qui cogne et la femme qui "pompe l'air").

Sans doute est-il simplement celui de toute guerre. Et en particulier de ce qui nous rassemble aujourd'hui: la guerre induite par la déviance.

Du côté de la déviance: guerre et paix aux frontières

Au début de l'*Electre* de Giraudoux, on débat gravement du mariage d'Electre avec le jardinier: belle ambiance de réunion de synthèse. Electre dérange, c'est peu dire, parce qu'elle est porteuse de la vérité refoulée de Thèbes, ce meurtre d'Agamemnon que tous voudraient tant effacer. Et il y a là un vagabond venu d'on ne sait où, on se demande si c'est un mendiant ou un Dieu déguisé("il délire c'est un mendiant", dit l'un; "il radote, c'est un Dieu", dit l'autre); en tout cas il a l'air de se désintéresser de la conversation, entre son quignon de pain et son litre de rouge, jusqu'au moment où tout à trac il dit en substance: bon, c'est pas tout ça, je voudrais bien la voir, cette Electre, avant qu'on ne la tue; tout le monde se récrie: mais voyons pourquoi la tuer..au contraire.. on veut la marier.. c'est son bonheur qu'on veut. Et le mendiant répond: moi je ne comprends pas ce que disent les gens, je n'ai pas d'instruction; mais je comprends les gens: vous voulez tuer Electre.

Cette réminiscence ajoutée à ce que nous disions tout à l'heure des racines de la sollicitude suffira, j'espère, à écarter l'obstacle préjudiciel à l'analyse de cette "guerre de la déviance": le mythe du "bien des clients" comme "l'objectif qui nous rassemble tous"...Car **la déviance fait violence** Non pas accidentellement, ni même fréquemment, mais par essence, et, en fait, par définition. Elle ne se constitue dans le champ des repérages sociaux que dans un processus visant à enkyster des effets de violence, dès lors que leur fréquence autour d'un état de fait sociologiquement identifiable fait émerger un "problème social" sur le terreau de ces processus intra-psychiques éminemment intimes.

A partir des schèmes défensifs qu'on vient d'évoquer s'enclenche dès lors un enchaînement caractéristique.(les étapes ci-dessous n'étant évidemment pas chronologiques mais logiques):

1. Le déviant induit autour de lui un effet de violence et reçoit donc lui-même les effets violents des "défenses préhistoriques" qu'il a sans s'en rendre compte provoquées.

2. Dans un contexte socio-historique donné, émergent des pratiques socialisées de réduction de la déviance, privilégiant en général un type de défense préhistorique. On a ainsi connu des cultures privilégiant la mise à mort et/ou le bannissement du déviant, souvent d'ailleurs en le sacralisant pour le mettre à l'abri de la fureur meurtrière imaginaire, car le meurtre ritualisé est paradoxalement un contre-feu aux pulsions meurtrières. D'autres expulsent le déviant en l'enfermant, surenchérisant ou non par un contrôle sans faille de ses faits et gestes à l'intérieur de l'espace d'enfermement, sous l'invocation de la moralité, de la rationalité, de la sécurité ou de l'hygiène.

3. Notre époque, invoquant l'aide et le soin, use massivement du retournement de la contre-violence en sollicitude: sollicitude publique ou privée vis-à-vis de toutes les sortes de "déficients", de "handicapés", de "malades", de "pauvres", dans le contexte de l'idéologie "carencielle" - carences vitaminiques ou carences affectives ou carences parentales... On en aura, j'espère, reconnu le fondement lorsque nous évoquons le remplissage oral. Aux déviants alors tout est dû, non point tout ce qu'ils demandent, certes, puisque le seul critère de la sollicitude est "le besoin" ("les besoins des enfants", les "besoins des malades"), dont la définition évidemment leur échappe.

4. Tout cela demeure en relatif équilibre, à une seule condition, qui n'est pas mince: que l'obligé ne soit pas ingrat. Car ce flux nourricier n'est qu'apparemment à sens unique; il est en fait un échange, car l'obligé me doit, pour honorer sa dette, de me montrer en permanence qu'il a besoin de moi. Ainsi est bouclée la boucle, car en somme ce qui me remplit est qu'il me laisse le remplir, si bien que son trop-plein destructeur est devenu lui-même trop-plein nourricier. Sa gratitude, il peut la manifester de deux façons: en me conservant les signes en lesquels je lis le besoin qu'il a de moi; et en me

conservant les signes en lesquels je lis que je ne suis pas (enfin... au moins pas complètement) impuissant à réduire sa déviance. Sa conformité au personnage codé dont il porte l'étiquette peut au pire suffire à remplir la première condition. Des "progrès" même infimes distillés à intervalles raisonnables suffisent à satisfaire la seconde.

5. L'équilibre fragile qui laisse fonctionner la sollicitude entre le déviant et ceux qui "s'occupent" de lui se rompt donc, pour laisser place aux autres défenses préhistoriques, dans deux cas symétriques: lorsque le déviant met en oeuvre d'autres formes de déviance que celles dans lesquelles il était répertorié (lorsque le loubard délire ou lorsque le "malade mental" cogne, par exemple); et lorsqu'au contraire il se fige dans une chronicité si étanche qu'elle en paraît insultante pour la sollicitude dont il est l'objet. Il est alors ressenti comme ayant transgressé un contrat implicite et ainsi rouvert en grand la brèche, déjà si péniblement et imparfaitement refermée, de la violence.

6. Le soignant-aidant-éduquant-accueillant se trouve soudain pathétiquement démuni à l'encontre des défenses substitutives (retour à la violence physique ou verbale, à l'exclusion, à l'hypercontrôle, etc) qui surgissent alors en lui et qui le blessent narcissiquement à tel point qu'elles redoublent les effets de violence au lieu de les atténuer. Une telle fracture narcissique s'est illustrée parfaitement dans un domaine apparemment éloigné, celui du sport, à l'occasion du drame du stade Furiani, comme à celui du Heysel. L'horreur de l'hécatombe s'est trouvée démultipliée par le fait que le sport en lui-même est organisé comme un appareil de contre-investissement de la violence, et qu'ainsi la simple contamination d'un événement sportif par une imagerie meurtrière en neutralisait brutalement la fonction collective. Les véritables cérémonies expiatoires organisées à cette occasion par des instances sportives qui n'y étaient objectivement pour rien l'ont spectaculairement attesté.

7. Cette impuissance du sujet à réduire alors sa contre-violence ne laisse plus que deux échappatoires; au pire la fuite (changement d'emploi,

Rappelons qu'à Furiani une tribune s'était effondrée le 5/5/1992 faisant 18 morts et 2400 blessés, tandis qu'au Heysel, le 29 mai 1985, des tensions entre hooligans provoquent l'effondrement d'une grille et une bousculade qui font 39 morts et plus de 600 blessés.

congé-maladie ou maternité..); mais plus communément le dépôt projectif de l'idéal du moi soignant (...-aidant-éduquant-accueillant...) sur cet objet imaginaire heureusement toujours disponible qu'est l'institution. Ce dépôt n'est pas sans rappeler l'analyse que fait Feuerbach de la conscience religieuse, lorsqu'il avance en substance que chaque homme met à l'abri en la personne de Dieu ce qui appartient à l'humanité, mais qu'il se sait impuissant à incarner comme individu.

L'Institution, espace réel et objet imaginaire

Pareillement donc, l'Institution est mystifiée *a priori* comme une puissance parentale à qui est prêté idéalement un pouvoir parfait de maîtrise de l'impensable. Toutefois, elle ne peut évidemment être érigée en objet imaginaire que si elle est autre chose que la somme de ses acteurs familiers. Le dépôt dans l'Institution n'est donc possible que si l'Institution elle-même est déposée dans un "tabernacle" inaccessible, qui peut être de deux types: des personnes physiques qui en sont désignées implicitement comme les garants, (souvent l'encadrement hiérarchique, mais pas toujours); ou des signifiants-mâtres, confiés à des dépositaires présumés d'un savoir dont la partie accessible à tous n'est là, comme le pied de l'Olympe, qu'en amorce d'un chemin qui se perd dans les nuages, vers sa partie ésotérique, interdite aux simples mortels (c'est la fonction de la théorie évoquée plus haut).

"Aider" ou "soigner": voilà justement deux de ces signifiants maîtres. Je ne suis pas bien sûr que les opposer recouvre un débat théorique opératoire, comme paraît le suggérer le document inducteur de vos journées. En revanche, ils désignent sûrement des discours sacrés différents dénotant des allégeances à des Dieux et à des prêtres différents. Peut-être est-ce au fond cela la question latente de ces journées: quand l'histoire fabrique des effets de violence inédits, de nouveaux dieux n'en protégeraient-ils pas mieux que les anciens?

L'ennui est que l'institution réelle n'est rien d'autre qu'un espace d'intrication entre les dire et les agirs de ses trop humains acteurs, sur lequel la prise réelle des garants symboliques, même à supposer qu'ils soient aussi surhumains qu'ils devraient l'être, est encore bien limitée et lacunaire. Les effets institutionnels en eux-mêmes sont aveugles. Ils sèment aléatoirement la paix et la violence. Une institution où se multiplient les cycles violence/contre-violence, ou leur simple amorçage, multiplie en même temps, pour chaque acteur, les écarts entre le cours quotidien des choses et l'objet idéalisé qui avait été déposé en elle. A fuir Charybde on n'a donc rencontré que Scylla.

Comme toujours à l'épreuve de la déception face à un objet idéalisé, se développe un système persécutoire, classique ruse de l'inconscient pour entretenir à l'envers un amour qu'on ne peut plus entretenir à l'endroit. C'est alors à l'Institution qu'est renvoyée la source de la violence. Et pour peu qu'on échoue à cliver parfaitement, la persécution retombe en dépression, voire en jouissance masochiste, sur le thème: "on " n'est pas capables de... L'effet heureux de ce déplacement étant de protéger au moins partiellement les soignés (...-aidés-éduqués-accueillis...) de la contre-violence.

Plus redoutable pour eux est le cas de figure où l'unité de l'institution se renoue par un pacte de vindicte à leur égard, parce que l'objet institutionnel idéalisé se trouve plus important à protéger que l'objet de sollicitude. La contre-violence institutionnelle qui s'exerce à son égard n'est plus alors retombée aléatoire du mouvement brownien des interactions dont l'Institution est le cadre, mais bel et bien déploiement systématisé de sadisme collectif.

Le processus s'installe le plus fréquemment dans les institutions que nous nommerons totalitaires: celles qui sont constituées en érigeant la négativité en paradigme de la violence, autrement dit celles où la terreur surgit de tout ce qui témoigne d'une béance possible: car ce qui atteste le plus la négativité, c'est la contradiction, et ces institutions sont donc ainsi faites que la contradiction y est intolérable. Rien alors ne vient plus arrêter la circularité

violence / contre-violence puisque tout ce qui pourrait rompre le cercle par l'introduction d'un élément nouveau faisant surprise et ouvrant la voie à une possible réélaboration, est invalidé d'avance comme la pire des violences.

Dans ce jeu de chaises musicales où chaque mise en porte-à-faux d'un système protecteur fragile rouvre la violence et entraîne le recours à un autre système, qui lui même mis en porte-à-faux un peu plus tard...etc..., le modèle du soin offre, il est vrai, un compromis un peu plus stable que le modèle de l'aide. L'aide, euphémisme pour l'assistance, requiert la fiction d'une place de mère nourricière absolument bonne; le soin médical repose, lui, sur le fantasme d'un sadisme bienfaisant. Le docteur fait mal pour guérir, et de ce fait, les retours de contre-violence sur le mode sadique ont, si l'on ose dire, le mérite de ne pas constituer *ipso facto* une fracture narcissique insupportable. Cette remarque est-elle la réponse à la question que vous vous posiez? vous en déciderez...

L'ange et la bête

Pour ma part, la question importante serait plutôt: comment éviter aux institutions de faire la bête en voulant faire l'ange? A cette question hélas, aucune réponse simple; et s'il fallait la prendre au pied de la lettre, la réponse serait qu'aucun moyen n'existe, - du moins aussi longtemps qu'on reste dans le registre de l'exorcisme imaginaire des effets imaginaires de violence. On ne dira jamais assez à quel point, dès lors qu'on est capté par la terreur de la violence, toute tentative pour "arrêter ça une bonne fois pour toutes", ne fait qu'en rajouter inextricablement à "ça"...C'est en ce sens qu'on peut parler d'une illusion de la prévention: non que toute mesure de prévention soit illusoire, bien sûr; mais une mesure instituée n'a quelque chance de produire des effets de réduction du cercle violence/contreviolence que si les sujets qui la posent ont déjà pu reconstituer pour leur propre compte, autour de l'état de choses inducteur d'effets de violence, une trame de sens suffisamment protectrice. Même le désenclavement des institutions totalitaires ne peut être

opéré par la seule vertu de réorganisations. Au contraire celles -ci n'ont d'effet qu'en créant des mises en présence nouvelles rendant seulement plus probables, ou moins improbables, ces réamorçages du travail de pensée.

Un tel recyclage des effets de violence en travail de symbolisation n'est, dans les institutions, qu'une inlassable et interminable tâche de patience, toile de Pénélope toujours défaite, rocher de Sisyphe toujours éboulé, tonneau des Danaïdes toujours percé. Sorte de jeu de go aussi où nul ne sait d'avance qui, de l'imaginaire ou du symbolique, parviendra, localement et temporairement, à encercler l'autre. Un processus qui se joue certes entre les intervenants et leurs objets de pratique (nos fameux éduqués-soignés-aidés-accueillis...), mais tout autant entre les intervenants, et qui passe d'abord par la reconnaissance soulageante et humiliante qu'entre les "--ants" et les "--és" il n'y a guère de différence d'essence; qu'ils sont unis dans le même destin vis-à-vis de l'ennemi commun: cet imaginaire archaïque qui les institue solidaires dans l'espoir et la terreur. Hors l'alliance dans cette identique finitude, nos institutions ne sont plus que de gigantesques surgénérateurs produisant plus de violence qu'elles n'en résorbent.